

jours une seule et même grandeur ». La thèse selon laquelle l'identité dépend, en dernière instance, des mots que nous utilisons pour appréhender et articuler la réalité est le prélude explicite à la théorie de Locke et à la théorie contemporaine de Peter Geach sur la relativité de

l'identité. Cependant, les mêmes critiques que celles qui peuvent être adressées à ces dernières thèses, notamment leur incompatibilité avec le principe de l'indiscernabilité des identiques, peuvent être adressées à la thèse de Hobbes.

1. — CE QUE C'EST POUR UNE CHOSE DE DIFFÉRER D'UNE AUTRE.

Jusqu'ici, j'ai parlé simplement du corps et des accidents communs à tous les corps, comme la grandeur (*magnitudo*), le mouvement, le repos, l'action, la passion, la puissance, le possible, etc. ; j'aborderai maintenant ces accidents par lesquels un corps est distingué d'un autre corps, mais il convient en premier de souligner en quoi consiste le fait d'être *distinct* et *non distinct*, à savoir, ce que sont le MÊME et le DIFFÉRENT ; car le fait qu'ils peuvent être distingués et différenciés les uns des autres, est un trait commun à tous les corps. Maintenant, deux corps sont dits *différer* l'un de l'autre, lorsque quelque chose peut être dit de l'un, sans pouvoir être dit de l'autre en même temps.

2. — CE QUE C'EST QUE DIFFÉRER EN NOMBRE, GRANDEUR, ESPÈCES ET GENRES.

Et, tout d'abord, il est manifeste qu'il n'existe pas deux corps qui sont le *même* ; car voir qu'ils sont deux, c'est voir qu'ils sont en deux lieux au même moment, puisque le fait d'être le même est le fait d'être au même moment en un seul et même lieu¹. Tous les corps, par conséquent, diffèrent les uns des autres en *nombre*, à savoir, en tant qu'un et

1. Pour Hobbes, comme pour de nombreux philosophes, deux corps ne peuvent occuper le même lieu en même temps, et le même corps ne peut pas être dans deux lieux en même temps (*De corpore*, VIII, 8). Locke se souviendra de cette affirmation en l'affinant : deux corps de la même espèce ne peuvent occuper le même lieu en même temps, cf. le texte n° 4, le texte n° 18 et les remarques du *vade-mecum* consacrées au principe d'exclusion sortale.

en tant qu'autre ; de sorte que le *même* et le *différent* en nombre sont des noms opposés l'un à l'autre par contradiction.

En *grandeur*, les corps diffèrent lorsque l'un est plus grand ou plus pesant que l'autre, comme une coudée de long et deux coudées de long, ou comme un poids de deux livres et un poids de trois livres. Et, à ces corps, s'opposent ceux qui sont égaux.

Les corps qui diffèrent plus qu'en grandeur sont appelés *dissemblables* (*unlike*) ; ceux qui diffèrent uniquement en grandeur sont appelés *semblables* (*like*). En outre, parmi les corps dissemblables certains sont dits différer en *espèces*, d'autres en *genres* ; en *espèces*, lorsque leur différence est perçue par un seul et même sens, comme *blanc* et *noir* ; en *genres*, lorsque leur différence n'est pas perçue par un, mais par divers sens, comme *blanc* et *chaud*.

3. — CE QU'EST LA RELATION, LA PROPORTION ET LES RELATIFS.

[...]

4. — CE QUE SONT LES PROPORTIONNELS.

[...]

5. — EN QUOI CONSISTE LA PROPORTION DES GRANDEURS DE L'UNE À L'AUTRE.

[...]

6. — LA RELATION N'EST PAS UN NOUVEL ACCIDENT, MAIS L'UN DE CEUX QUI ÉTAIENT DANS LES RELATIFS AVANT QUE LA RELATION OU LA COMPARAISON NE SOIT FAITE. DE PLUS LES CAUSES DES ACCIDENTS DANS LES CORRÉLATIFS SONT LA CAUSE DE LA RELATION.

[...]

7. — DU PRINCIPE D'INDIVIDUATION.

Mais le même corps peut, à différents moments, être comparé avec lui-même. D'où il émerge une grande controverse entre les philosophes à propos du *principe d'individuation* (*beginning of individuation*), à savoir, en quel sens peut-on concevoir qu'un corps est le même à un moment, et non le même qu'il était auparavant à un autre moment. Par exemple, un homme devenu vieux est-il le même homme qu'il était lorsqu'il était jeune, ou un autre homme ? ou une

citée à différentes époques, est-elle la même ou une autre citée ? Certains placent l'individuité (*individuity*) dans l'unité de la *matière* ; d'autres, dans l'unité de *forme* ; d'autres encore disent qu'elle consiste dans l'unité de l'*agrégat de tous les accidents* pris ensemble. En faveur de la *matière*, on invoque qu'un morceau de cire, qu'il soit sphérique ou cubique, est la même cire parce qu'il s'agit de la même matière¹. En faveur de la *forme*, que lorsqu'un homme, après avoir été un enfant, devient un vieil homme, bien que sa matière est changée, il est cependant encore numériquement le même homme² ; de sorte que cette *identité*, qui ne peut pas être attribuée à la matière, doit probablement être imputée à la forme. En faveur de l'*agrégat des accidents*, aucun exemple ne peut être proposé ; mais la raison en est que lorsqu'un nouvel accident est généré, un nom nouveau est communément imposé à la chose, de sorte que ceux qui assignaient cette cause à l'*individuité* pensaient que la chose elle-même aussi était devenue autre chose. Selon la première opinion, celui qui commet un crime et celui qui est puni ne devraient pas être le même homme, du fait du flux perpétuel et du changement du corps de l'homme³ ; pas plus que la cité qui élabore des lois à une époque et les abroge à une autre, ne devrait être la même cité ; ce qui reviendrait à brouiller tous les droits civils. Selon la deuxième opinion, deux corps existant simultanément seraient numériquement un seul et même corps⁴. Considérons, par exemple, la différence — sur laquelle les sophistes d'Athènes avaient coutume de débattre — produite par les réparations incessantes effectuées sur le bateau de Thésée, réparations qui consistaient à enlever de vieilles planches et à en mettre de nouvelles. Si le bateau obtenu, une fois toutes les planches remplacées, était

1. Cf. le fameux texte de Descartes de la Deuxième Méditation.

2. Exemple repris par Locke (texte n° 16) et Hume (texte n° 17).

3. Ce qui est absurde, la matière n'est donc pas à elle seule principe d'individuation.

4. Ce qui est absurde, la forme n'est donc pas à elle seule principe d'individuation.

numériquement le même bateau que celui du début, et si un homme avait gardé les vieilles planches à mesure qu'elles étaient enlevées et les avait ensuite assemblées dans le même ordre pour en faire un bateau, celui-ci, sans doute, aurait été lui aussi numériquement le même que celui du départ. De sorte qu'il y aurait eu deux bateaux numériquement le même, ce qui est absurde¹. Mais selon la troisième opinion, rien ne serait le même qu'il était ; de sorte qu'un homme debout ne serait pas le même que lorsqu'il était assis² ; pas plus que l'eau qui est dans un vase ne serait la même que celle qui en est déversée. Le principe d'*individuation* ne doit donc pas toujours être tiré de la matière seule, ou de la forme seule.

Mais nous devons considérer quel nom nous appliquons à une chose lorsque nous nous interrogeons sur son *identité*. Car une chose est de demander concernant Socrate s'il est le même homme, une autre de demander s'il est le même corps ; car son corps, lorsque Socrate est vieux, ne peut pas être le même qu'il était lorsque Socrate était un enfant, en raison de la différence de grandeur ; car un corps a toujours une seule et même grandeur ; cependant, il peut être le même homme. Et par conséquent, chaque fois que le nom, sous lequel il est demandé si la chose est la même qu'elle était est donné en considération de la matière seule, alors si la matière est la même, la chose elle-même est aussi *individuellement* la même ; comme l'eau qui était dans la mer est la même que celle qui est ensuite dans le nuage ; et n'importe quel corps est le même, que ses parties soient mises ensemble ou dispersées ; ou qu'il soit congelé ou dissout. Par ailleurs, si le nom est donné d'après une forme servant de principe du mouvement, il s'agira de la même chose *indivi-*

1. Cf. Wiggins, 1967 et 1980 ; Ferrer, 1996, et texte n° 20. Les allusions au paradoxe du bateau de Thésée sont nombreuses chez les classiques. Cf. notamment Leibniz, *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, II, xxviii, 4, et Hume (texte n° 17).

2. Cet exemple illustre d'ailleurs de l'Aniquité et a été réfuté par Aristote, *via* son fameux couplage de l'essence et des accidents.

viduelle aussi longtemps que ce mouvement subsiste ; ainsi un homme, dont les actions et les pensées procèdent toutes du même principe de mouvement, à savoir, celui qu'il tient de sa génération, sera toujours le même ; et ce sera la même rivière qui coule d'une seule et même source, que ce soit la même eau, ou une autre eau, ou quelque chose d'autre que de l'eau qui coule de cette source ; et la même cité dont les actes procèdent continuellement de la même institution, que les habitants soient les mêmes ou non. Finalement, si le nom est donné d'après un accident quelconque, alors l'*identité* de la chose dépendra de la matière ; car, par la dispartition et le remplacement de la matière, les accidents qui étaient présents sont détruits, et d'autres, nouveaux, sont générés qui ne peuvent être les mêmes numériquement ; de sorte qu'un bateau, qui signifie la matière ainsi figurée, sera le même aussi longtemps que la matière demeure la même ; mais si aucune partie de la matière n'est la même, alors c'est un bateau numériquement différent ; et si une partie de la matière demeure et une partie est changée, alors le bateau en partie sera le même, et en partie ne sera pas le même.

CE QUI N'EST PAS VÉRITABLEMENT UN ÊTRE N'EST PAS NON PLUS VÉRITABLEMENT UN ÊTRE

Leibniz, extrait de la *Lettre à Arnauld du 30 avril 1687*, in Leibniz, *Œuvres*, tome I, édité par L. Prenant, Aubier, 1972, p. 251-256.

Extrait d'une longue lettre adressée à Arnauld, ce texte n'a été publié pour la première fois qu'au XIX^e siècle. Penseur radical, Leibniz y énonce sa fameuse maxime : « ce qui n'est pas vé-

ritablement un être n'est pas non plus véritablement un être ». Être, c'est d'abord être un être, autrement dit, une substance individuelle, un être doué d'une véritable unité. Réciproque-

Texte 2 – Leibniz

« Car il n'y a jamais dans la nature, deux Êtres, qui soient parfaitement l'un comme l'autre et où il ne soit possible de trouver une différence interne, ou fondée sur une dénomination intrinsèque. »

LEIBNIZ, *La Monadologie*, §9, 1714.

« Que peut-il y avoir de plus semblable et de plus égal en tous points à ma main ou à mon oreille que leur image dans le miroir ? Et pourtant je ne puis substituer une main dans le miroir à son modèle. »

KANT, *Prolégomènes à toute métaphysique future*, Vrin, 2001, p. 48.

C : *Lettres à Clarke*

2 juin 1716

1) Dans les choses indifférentes absolument, il n'y a point de choix et, par conséquent, point d'élection ni de volonté ; puisque le choix doit avoir quelque raison ou principe.

2) Une simple volonté sans aucun motif (*a mere will*) est une fiction non seulement contraire à la perfection de Dieu, mais encore chimérique, contradictoire, incompatible avec la définition de la volonté, et assez réfutée dans la *Théodicée*.

3) Il est indifférent de ranger trois corps égaux et en tout semblables, en quel ordre qu'on voudra ; et par conséquent ils ne seront jamais rangés par celui qui ne fait rien qu'avec sagesse. Mais aussi, étant l'auteur des choses, il n'en produira point, et par conséquent il n'y en a point dans la nature.

4) Il n'y a point *deux individus indiscernables*. Un gentil-homme d'esprit de mes amis, en parlant avec moi en présence de Mme l'Électrice dans le jardin de Herrenhausen, crut qu'il trouverait bien deux feuilles entièrement semblables. Mme l'Électrice l'en défia, et il courut longtemps en vain pour en chercher. Deux gouttes d'eau ou de lait, regardées par le microscope, se trouveront discernables. C'est un argument contre les atomes, qui ne sont pas moins combattus que le vide par les principes de la véritable métaphysique.

5) Ces grands principes de la *Raison suffisante* et de l'*identité des indiscernables* changent l'état de la métaphysique, qui devient réelle et démonstrative par leur moyen ; au lieu qu'autrefois elle ne consistait presque qu'en termes vides.

6) Poser deux choses indiscernables est poser la même chose sous deux noms. Ainsi, l'hypothèse que l'univers aurait eu d'abord une autre position du temps et du lieu que celle qui est arrivée effectivement, et que pourtant toutes les par-

ties de l'univers auraient eu la même position entre elles que celle qu'elles ont reçue en effet, est une fiction impossible.

[...]

13) De dire que Dieu fasse avancer tout l'univers en ligne droite ou autre, sans y rien changer autrement, c'est encore une supposition chimérique. Car deux états *indiscernables* sont le même état, et par conséquent c'est un changement qui ne change rien. De plus, il n'y a ni rime ni raison. Or, Dieu ne fait rien sans raison ; et il est impossible qu'il y en ait ici. Outre que ce serait *agendo nihil agere*, comme je viens de dire à cause de l'indiscernabilité.

14) Ce sont des idées de l'Écriture, et de la philosophie.